



La Esmeralda (voy. p. 372). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ORÉNOQUE,

PAR M. JEAN CHIAFFANJON ¹,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1886-1887.

Toutes les photographies et tous les croquis ont été faits par le voyageur.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le capitain, qui a appris que j'ai photographié Aramarc et sa famille, me demande si je ne voudrais pas lui faire son portrait. Je lui promets de le photographier le lendemain matin avant de partir.

Le 28, dès la pointe du jour, tout le monde se prépare : les Indiennes se couvrent le corps de dessins bizarres en rouge et en bleu, les Indiens en font autant.

Les hommes portent un grand collier fait de petites perles bleues, deux bracelets en perles blanches aux poignets, et un autre, en cheveux, au gras du bras. Souvent ce dernier est orné d'un disque en faïence, en verre ou en métal; il est quelquefois si serré, qu'il forme deux bourrelets de chair au-dessus et au-dessous. Ils portent également deux espèces de bracelets en cheveux, au-dessus de la cheville, et quelquefois deux autres au-dessus du mollet.

En plus du collier de perles qu'ils ont autour du cou, ils se placent deux bandes tressées et recouvertes de perles multicolores, qui se croisent sur la poitrine et sur le dos.

Les insignes du capitain indien sont d'abord un col-

lier de dents de *baquiro* ou pécari, orné d'une sorte de queue en plumes, qui retombe en arrière; puis une sorte de massue, terminée, d'un côté par une hache à deux tranchants, et de l'autre côté par une lance très aiguë; sa longueur est de 72 centimètres.

C'est sous ce costume que se présente le capitain, avec ses compagnons, pour être photographié.

Les capitans reconnus par le gouvernement reçoivent une canne à pommeau d'argent.

Le costume des femmes est aussi simple : un guayuco trapézoïde orné de dessins blancs et bleus; des bracelets en perles blanches aux poignets et aux jambes, au-dessus des chevilles, complètent la toilette.

A neuf heures, après avoir photographié le groupe d'Indiens et acheté une foule d'objets, qui figureront au Musée ethnographique, nous quittons Mapaco.

Bien que le raudal de Baquiro nous ait donné beaucoup de mal à la montée, nous le descendons très facilement, ainsi que celui de Tarawanana. Le raudal de San Ramond, que nous atteignons à midi, est en ce moment très dangereux. Les eaux ont beaucoup baissé, et une foule de pierres ont été mises à découvert.

Un des plus jeunes Indiens, qui connaît le passage,

¹. Suite et fin. — Voyez t. LVI, p. 305, 321, 337 et 353.

LVI. — 1458* LIV.

prend la barre; un autre, en avant de l'embarcation, sa pagaie à la main, est là, prêt à redresser les mauvaises directions données par le courant. Nous nous engageons dans le rapide; l'embarcation glisse avec la rapidité d'une flèche à travers les pierres, tantôt poussée par de vigoureux coups de pagaies, tantôt simplement dirigée par les deux barres d'avant et d'arrière. Les Indiens chantent, crient. Celui placé en avant de l'embarcation, par de vigoureux coups nous fait éviter plusieurs pierres contre lesquelles nous aurions été brisés. Le bateau tourne, pivote sur lui-même, puis reprend sa direction, à toute vitesse, dans un autre rapide.

Quelques minutes, qui m'ont paru bien longues, suffisent à franchir ce raudal. On m'avait mainte fois vanté l'habileté et le sang-froid des Indiens Maquiritares: je puis assurer que je n'en ai jamais rencontré de plus habiles.

Nous débarquons sur la rive droite, au pied du raudal, sur l'emplacement d'un ancien village.

Dans le bois il reste une case et un grand conuco planté de manioc, qui appartiennent à Aramare.

Pendant qu'on prépare le déjeuner, deux Indiens entrent dans la forêt et en rapportent bientôt une vingtaine de gros vers de terre de 2 centimètres de diamètre sur 30 à 35 centimètres de long. Ces lombrics sont aussitôt coupés en morceaux de 5 à 6 centimètres de long, lavés et jetés dans une petite marmite, avec un peu de sel et quelques herbes. Le tout, cuit ensemble, compose un sancocho, dont les Maquiritares sont très friands.

Au moment du dîner, le capitain de Danaco arrive au sommet du raudal et le descend avec ses hommes, aussi habilement que l'avaient fait mes marins.

Après dîner nous nous mettons en route. Nous filons en plein courant, avec une très grande vitesse. Vers les cinq heures nous arrivons à Guachari, où, sur les ordres d'Aramare, deux hommes s'embarquent. Nous allons dormir à l'embouchure du caño Guachicuro. Nous avons l'intention de descendre encore plus bas, mais la pluie menace.

Nous préparons vivement le repas du soir; on construit à la hâte un rancho. A peine nos hamacs sont-ils installés, qu'une pluie torrentielle se met à tomber.

Deux hommes sont avec moi dans l'embarcation pour veiller à l'amarre. Dans l'espace de quatre heures le niveau de la rivière s'est élevé de 1^m,68, sur une largeur de près de 200 mètres: on peut aisément se rendre compte de la masse d'eau qui est tombée et qui se précipite en tourbillonnant, avec le bruit du tonnerre, dans le lit de la rivière.

Les montagnes du haut Orénoque sont, les unes couvertes de forêts assez clairsemées, les autres entièrement dénudées. Seules les anfractuosités possèdent quelques arbres, rabougris et peu propres à maintenir les eaux.

Les pluies diluviennes, particulières aux régions tropicales, tombent avec une telle violence qu'elles lavent les rochers, entraînent avec elles toute la terre, se pré-

cipitent dans les parties basses; remplissent le lit des rivières en quelques heures et transforment un petit ruisseau en un torrent qui renverse et détruit tout sur son passage, roulant d'énormes blocs de rocher et déracinant des arbres plusieurs fois séculaires.

Vers onze heures du soir la pluie cesse, et, à trois heures le lendemain, le niveau de la rivière commence à baisser. Le temps est devenu superbe. La clarté de la lune nous permet de naviguer.

Le 29, au jour, nous arrivons au raudal d'Assurué, que nous passons sans difficulté, mais avec la rapidité d'une flèche. En une journée nous franchissons la distance que nous avons mis trois jours à parcourir en montant.

A huit heures du soir nous débouchons dans l'Orénoque, où je retrouve Morisot et ses compagnons.

Le 30, vers quatre heures du matin, les Indiens rechargent l'embarcation qui m'avait servi pour mon expédition dans le Cunucunuma.

A six heures tout est prêt; nous nous mettons aussitôt en route, et à quatre heures du soir nous arrivons à l'embouchure du Cassiquiare. Le marin qui naviguerait à une certaine distance des bords pourrait bien ne pas l'apercevoir, ou la confondre avec l'embouchure d'un petit affluent; sa largeur n'a pas 10 mètres.

Le courant nous emporte dans le Cassiquiare, et je me laisse entraîner de la sorte jusqu'aux embouchures du Camucapi. M'étant rendu compte de la façon dont se fait la communication hydraulique des deux bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, nous remontons le Cassiquiare et nous allons sur l'Orénoque, pour passer la nuit sur la Piedra Tamatama, en face de Doromoni.

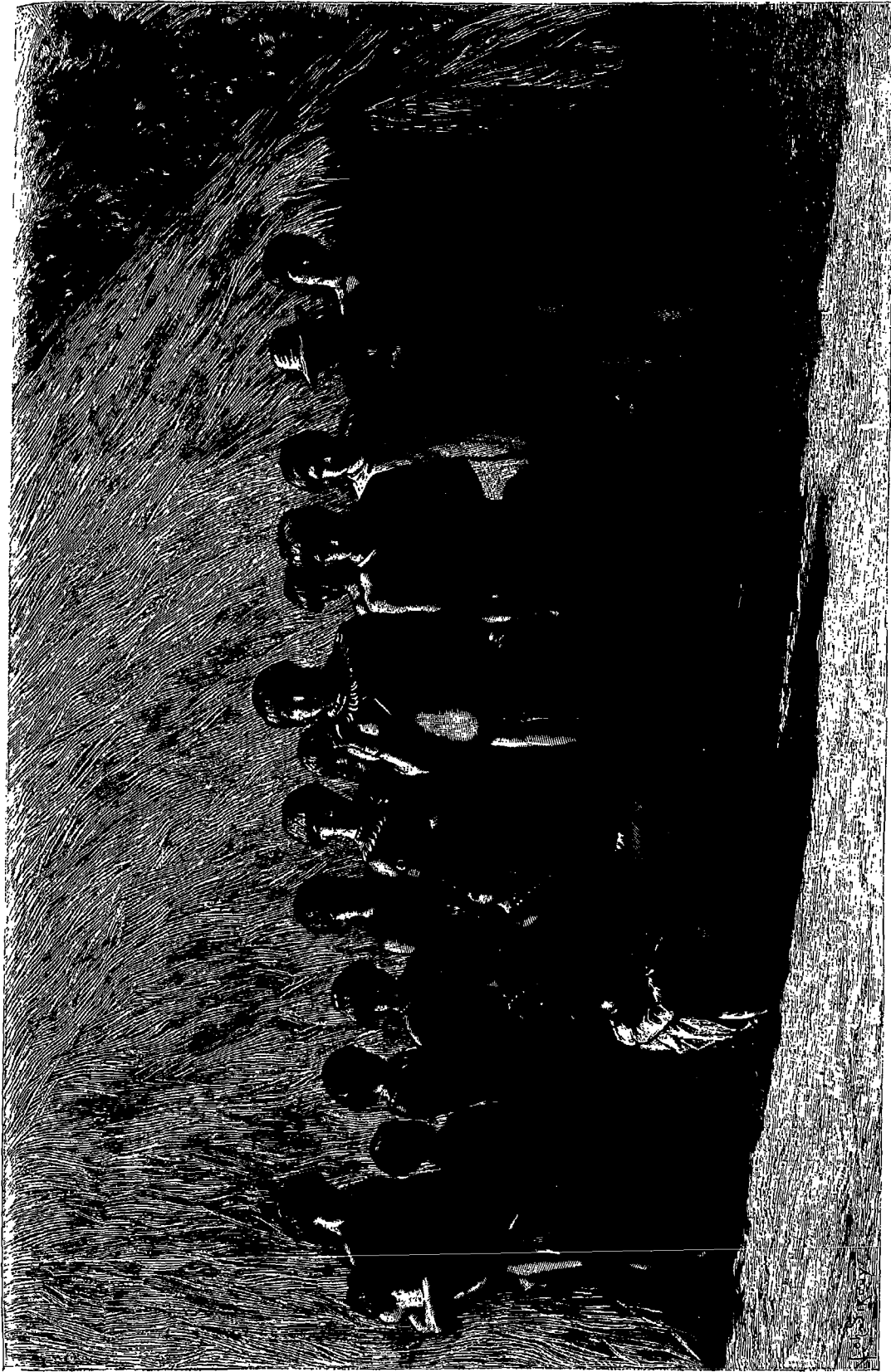
En cet endroit, comme dans la plus grande partie de son cours, l'Orénoque coule au milieu de dépôts d'argile et de sable. Le fleuve, resserré entre le cerro Doromoni et le cerro Tamatama, traverse une gorge de 80 mètres de large. La masse d'eau forme en ce point un courant d'une très grande violence, qui se précipite sur l'autre côté et mine les berges, lesquelles tombent peu à peu.

La formation du canal Cassiquiare peut s'expliquer ainsi: pendant les saisons de grandes pluies, les eaux, trop considérables, envahissent les berges, se répandaient par-dessus et s'écoulaient dans le bassin du rio Negro. En même temps la masse d'eau qui s'échappait de la bouche Doromoni minait la berge opposée, formant une anse, qui se creusait de plus en plus, tandis que le courant supérieur entamait la partie supérieure de la berge et y établissait une sorte de tranchée.

Peu à peu, à chaque grande crue, cette tranchée se creusa davantage, puis donna passage aux eaux de l'Orénoque à la saison des pluies. Finalement, ce canal se creusant toujours, une communication hydraulique avec l'Amazone s'établit d'une façon définitive.

Cette embouchure n'est plus en ce moment au point où elle était d'abord. Chaque année elle descend de quelques centimètres; elle se trouve actuellement à près de 800 mètres de l'embouchure primitive.

La rive gauche est formée par des berges à pic, que



Indiens Maquiritares (voy. p. 372). — Dessin de Sirouy, d'après une photographie.

le courant mine tous les ans. La rive droite est encombrée de dépôts d'argile et de sable, qui sont bientôt envahis par la végétation ; à chaque nouvelle crue, le niveau des dépôts augmente et force pour ainsi dire la rive opposée à reculer.

En entrant dans le canal Cassiquiare, le courant a la même force que celui de l'Orénoque, mais il augmente rapidement dès qu'on a traversé les dépôts argileux du fleuve.

Une autre preuve que cette communication est récente, c'est l'existence, au sud des berges, d'une petite rivière, le Camucapi, qui prend sa source dans le morichals du cerro Mono, coule parallèlement à l'Orénoque et va s'y jeter à 20 kilomètres au sud, en aval de l'embouchure du Cunucunuma. La partie supérieure de cette rivière est aujourd'hui tributaire du Cassiquiare, tandis que la partie inférieure est formée par une partie des eaux mêmes du Cassiquiare, qui retourne à l'Orénoque.

Le 1^{er} décembre, à deux heures du matin, tout le monde est sur pied, nous avons hâte d'arriver à la Esmeralda.

Au lever du soleil, le cerro Druido, qui se trouve à notre gauche, est couvert de nuages ; il y pleut à torrents ; nous n'avons que quelques gouttes. Quoique la montagne se trouve

à plus de trois lieues, on entend, comme des grondements de tonnerre, les torrents qui roulent le long des flancs élevés du Duido.

Les cerros Guaraco, sur la rive droite, ont leur légende. Les grands phénomènes de la nature, tels que grandes inondations, grandes sécheresses, seraient annoncés par des flammes, qui ne s'échapperaient des flancs de cette montagne qu'à l'époque de la saison des pluies.

Divers pouvoirs superstitieux sont encore attribués à ces flammes. Leur apparition est d'un heureux présage pour le Maquiritare ; le Baré, au contraire, y voit une série de calamités pour lui et les siens.

A huit heures du soir, après une pénible navigation, nous arrivons à la Esmeralda. Aucune embarcation dans le port. Tout est silencieux. Nous approchons des cases ; elles sont abandonnées et en ruine.

Le 3, à la pointe du jour, je visite les cases, qui sont au nombre de cinq. La situation en est admirable, au milieu d'une plaine entourée de collines formant un cirque au pied du cerro Duido, dont la hauteur dépasse 3000 mètres. Il y règne une agréable température : les pâturages sont excellents ; mais les mous-

tiques y sont en si grand nombre, que les Indiens ont abandonné le pays. On voit encore les restes de l'ancien village espagnol, les murs d'une église et une croix plantée au sommet d'une petite colline.

L'abandon de la Esmeralda nous a tous surpris ; je ne sais plus si je trouverai assez d'hommes dans l'Iguapo.

A midi, au moment d'entrer dans l'Iguapo, un radeau est en vue. Nous faisons des signaux : une curiare se détache, et un Indien nous demande à certaine distance si l'on veut lui acheter du manioc.

Un de nos marins le reconnaît et l'appelle par son nom. Celui-ci, n'ayant alors aucune crainte, s'approche de nous. Il nous apprend que les Indiens de la Esmeralda sont établis, les uns dans un petit caño en face de Cajaraca, les autres au Gabirima, mais que tous doivent être partis pour le Cassiquiare. Cet Indien arrive du Padamo, où il est allé faire quelques échanges avec les Maquiritaires.

Aussitôt après le déjeuner, je laisse Morisot avec deux hommes à l'embouchure de l'Iguapo : avec les autres Indiens je

remonte l'Iguapo, jusqu'au sitio des Indiens Maquiritaires. La rivière est basse, le courant est faible. A cinq heures je rencontre un premier rancho, en pleine forêt. Là les Indiens fabriquent une grande embarcation dans le tronc d'un

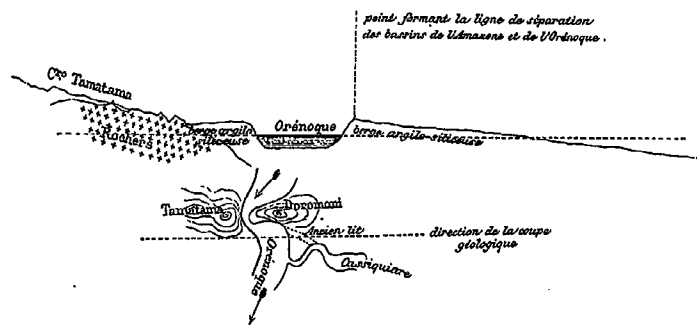
énorme *cachicamo*. Je trouve trois Indiens adultes, quatre enfants de huit à dix ans et une femme, qui se sauve à notre approche.

Ricardo est en relation d'affaires avec eux ; c'est pour lui qu'on fabrique cette grande embarcation, et les Maquiritaires reconnaissent son autorité. Deux d'entre eux s'embarquent avec nous dans une petite curiare, et, une heure après, nous arrivons au sitio.

Deux grandes cases cylindro-coniques sont construites sur la rive gauche de l'Iguapo, au sommet d'une *barranca* très élevée et au pied du premier raudal. A partir de ce point, l'Iguapo est difficilement navigable : il n'a pas 10 mètres de largeur. A chaque instant il faut hisser les embarcations sur les rochers.

Les Indiens du sitio viennent à notre rencontre ; ils sont heureux de revoir leurs amis, qui leur apportent des nouvelles du Cunucunuma.

Près de la case, sous un petit rancho, sur une troja, sont exposés cinq baquiros (pécaries) en train de boucaner ; ils sont d'un jaune d'or très appétissant. J'en achète deux, pour un pantalon et une chemise. Mes Indiens préparent le souper sur une grande pierre qui



Coupe géologique et plan des rives de l'Orénoque à la naissance du Cassiquiare.

se trouve au milieu de la rivière; elle dépasse de 2 mètres le niveau de l'eau. Après le repas, quelques Indiens couchent sous le rouf de l'embarcation; la pluie menace, il faut veiller à l'amarre.

Je m'installe avec les autres Indiens et Ricardo dans les cases. A peine sommes-nous couchés que la pluie tombe avec violence, et transforme, en quelques heures, la rivière en un torrent impétueux. Heureusement l'embarcation est à l'abri dans une petite anse.

3 décembre. — Au matin je suis encore une fois témoin d'un de ces phénomènes d'érosion propres à la région. Dans le Cunucunuma, à Guachicuro, j'avais reconnu une différence de niveau de 1^m,68; ici, dans l'Iguapo, la différence dépasse 3 mètres.

Ricardo avait entamé les pourparlers, la veille, avec les Indiens, et les envoyés d'Aramare avaient réclamé des marins. Moi, de mon côté, j'avais promis de bien

récompenser ceux qui m'accompagneraient. Les Indiens, qui avaient voulu prendre la nuit pour réfléchir, consentent à m'accompagner aussi loin qu'il serait possible sans rencontrer les Guaharibos, dont ils ont la plus grande frayeur. J'avais un excellent auxiliaire dans le fils de Manuel Assomption, l'Indien Baré de Danaco, qui raconta que j'avais une arme terrible, tuant à de grandes distances et qui était toujours chargée. D'ailleurs les Indiens Maquiritaires du Cunucunuma, qui plusieurs fois m'avaient vu tuer des singes et des hoccas, à de très grandes distances, avaient été frappés de la précision de cette arme, qu'ils ne m'avaient jamais vu charger et qu'ils croyaient inépuisable.

La carabine Winchester dont je suis armé est une arme très précise et à répétition, ce qui me permet de tirer quinze coups sans être obligé de recharger.



L'Iguapo. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Dans les diverses tribus d'Indiens que j'ai visitées jusqu'alors, j'ai rencontré la polygamie, sinon à l'état général, du moins assez fréquente. Parmi les Maquiritaires même, j'en ai trouvé un exemple chez Aramare, le capitain général de la tribu.

Dans le Cunucunuma, à Guachari, à Danaco et même à Chipirina j'avais remarqué, que le nombre des femmes était bien inférieur à celui des hommes. J'avais d'abord cru qu'à l'exemple des Piaroas, et des Guahibos, les Maquiritaires cachaient leurs femmes.

Au contraire : le Maquiritare qui possède une femme ne craint pas de la montrer; il en est fier.

Le manque de femmes dans cette tribu a engendré la polyandrie. Le capitain du sitio de l'Iguapo ainsi que ses deux frères possèdent la même femme.

Il en est de même pour ceux que j'avais rencontrés la veille dans un rancho, plus bas, en train de fabriquer une embarcation. Là encore ils sont trois Indiens

pour une femme. L'accord le plus parfait semble régner entre les divers maris; il est vrai de dire que le plus âgé, qui a le titre de capitain, est obéi aveuglément par les autres.

La population de l'Iguapo dans le sitio et le rancho se compose de vingt-sept personnes. Les quatre Indiens désignés par le capitain s'embarquent avec nous, et à dix heures et demie nous sommes à l'embouchure de l'Iguapo.

Après déjeuner nous nous mettons en route.

Jusqu'à la Esmeralda et même à l'Iguapo, la carte de Coddazzi, la seule qui existe du Venezuela, m'avait été de quelque utilité; mais, à partir de ce point, les erreurs sont tellement extraordinaires que je suis porté à croire que la carte de cette région n'a été établie que sur les indications des Indiens; jamais un géographe n'a dû passer par là, autrement on n'aurait pas inscrit les rivières de la rive gauche sur la rive droite, et réci-

proquement. Les montagnes qui bordent le fleuve n'auraient pas subi le même sort et n'eussent pas été placées à 20 milles à l'ouest, tandis qu'elles sont à 20 milles à l'est. Rejetant définitivement la carte que j'ai entre les mains, je continue à établir le tracé du fleuve, comme j'avais d'ailleurs fait jusque-là.

A cinq heures du soir nous arrivons à l'embouchure du rio Gabirima, qui se trouve sur la rive gauche, et non sur la rive droite. Nous y rencontrons la dernière case d'hommes à peu près civilisés.

C'est une famille d'Indiens Barés, famille de voleurs et d'assassins, qui, poursuivie par les autorités locales, est venue se réfugier dans ces parages déserts. Ils ont construit une case sur le bord du fleuve, et en ont une autre dans la forêt, au milieu d'un conuco.

A notre arrivée, tout est désert; mais un de nos hommes, qui connaît les habitants, va à leur recherche, et, quelques heures après, toute l'intéressante famille est au milieu de nous. Deux de ces Indiens, aidés des autres sans doute, avaient, les années précédentes, massacré deux familles entières dans le Cassiquiare pour s'emparer de quelques quintaux de caoutchouc. Le chef de cette famille était l'ancien capitaine de la Esmeralda, oncle des assassins, qui avait fui également, ne voulant pas être obligé d'arrêter ses neveux.

Le 4 décembre, vers minuit, une violente tourmente s'élève sur l'Orénoque, un véritable chubasco accompagné de tonnerre et d'éclairs.

A ce moment, Chacon, l'un des marins de San Fernando, vient me prévenir que les Indiens ramassent leurs pagaies et qu'ils se préparent à fuir. Je me lève aussitôt, et malgré une pluie violente je ne trouve aucun Indien sous le rancho, où je les avais vus se coucher; je cours à la rivière et je les surprends au moment où ils allaient s'embarquer. Saisissant mon revolver, je le dirige du côté des fuyards en les menaçant de tuer le premier qui ferait mine de fuir.

Je ramasse les pagaies, et, en faisant tirer les curiars hors de l'eau, je m'aperçois qu'il en manque une, et que deux Indiens sont partis.

Le capitaine de la Esmeralda, qui vit dans un caño de la rive gauche, en face, est arrivé vers les six heures du matin; il me fait aussitôt donner quatre hommes; parmi ces quatre se trouvent les assassins du Cassiquiare et un vieillard qui connaît le fleuve jusqu'aux grands raudals.

Pour surveiller mes hommes de plus près, je ne garde qu'une grande embarcation et une curiare; je laisse l'autre entre les mains de Ricardo, qui retourne à Tremblador avec toutes mes collections, une partie de mes bagages, et les notes que j'avais prises jusque-là, avec ordre de les faire parvenir au consul de France à Bolivar, dans le cas où je ne reviendrais pas.

Je m'embarque donc avec douze Indiens; dix sont dans la falca et deux autres dans la curiare; ces derniers sont le chasseur et le pêcheur, ils ont pour mission de ravitailler la grande embarcation. Cela est facile, la forêt est giboyeuse et la rivière poissonneuse.

Au-dessus de Gabirima, la largeur du fleuve n'est plus que de 150 à 200 mètres. Les petits affluents augmentent en nombre; ils sont profonds, ont une largeur de 15 à 20 mètres et fournissent à l'Orénoque un volume d'eau important.

Le soir nous abordons à l'embouchure du caño Manecurapi, sur la rive droite. Morisot couche dans l'embarcation, moi je suspends mon hamac dans la forêt avec les Indiens. Nous veillons tour à tour.

Le 5, le départ a lieu à cinq heures; à huit heures nous rencontrons l'île Yano, la dernière qui existe sur l'Orénoque; elle est située à l'embouchure du caño Chiguire, en face du cerro Chiguire.

A ce point un petit raudal est formé par le resserrement de deux collines qui laissent au fleuve un passage de cinquante et quelques mètres. Les berges ont une hauteur variant entre 8 et 10 mètres; elles sont toujours composées d'argile blanche et d'argile jaune; beaucoup moins résistantes, ces argiles se délayent dans les eaux, qui, se chargeant de cette matière terreuse, deviennent jaunâtres et gardent leur couleur jusqu'à l'Océan.

Çà et là, les Indiens me montrent le fameux arbre *yuvilla* (*Bertholletia excelsa*) ou noix du Para, qui produit un excellent fruit, assez analogue à l'amande.

L'Orénoque fait ensuite une courbe, un véritable demi-cercle, auprès de Piedra Mycenga, puis en décrit une autre beaucoup plus grande au sud, jusqu'au pied du Raudalito, où nous arrivons vers onze heures.

Après le déjeuner nous passons le raudal assez facilement; là l'Orénoque est encore très grand.

Vers quatre heures du soir, nous arrivons en face de l'embouchure du Padamo, aux eaux noires et cristallines. Cette rivière a autant sinon plus d'importance que l'Orénoque lui-même; la sonde donne partout des profondeurs qui dépassent de 2 et 3 mètres les profondeurs du fleuve.

La largeur moyenne du cours inférieur du Padamo varie entre 100 et 120 mètres. L'Orénoque, au-dessus de l'embouchure de cet affluent, n'a plus qu'une largeur de 80 à 90 mètres.

C'est dans le Padamo que la plus grande partie de la tribu des Maquiritaires existe encore; mais ceux-là ne quittent jamais la région; ils ont de rares communications, avec des marchands qui sont eux-mêmes des Indiens. C'est avec la Guyane anglaise qu'ils établissent ces relations. De temps en temps ils forment une expédition et quittent leur pays, chargés de plumes, de hamacs, de paniers et de pierres précieuses; ils s'en vont à travers la Guyane, jusque sur les bords de l'Océan, à Demerari. Là ils échangent leurs produits contre des fusils, des munitions et des chiens. Ils rapportent aussi les coquillages marins (strombes) qui leur servent de cornes.

Nous continuons notre marche en avant. L'embouchure du Padamo ne nous offre aucun port; c'est dans le caño Perro de Agua que nous passons la nuit.

6 décembre. — Au-dessus du Padamo le fleuve est beaucoup plus encaissé; de chaque côté, des berges

élevées, couronnées par les forêts, semblent encore approfondir la rivière. Vers deux heures du soir nous sommes en face du rio Ocamo, autre affluent de la rive droite, possédant les mêmes caractères que le Padamo; sa largeur à l'embouchure est de 45 mètres.

Ici l'Orénoque devient plus étroit encore : 50 mètres à peine séparent les deux rives.

Jusqu'à ce point les Indiens s'étaient laissé conduire sans crainte, mais à peine avons-nous dépassé l'embouchure du rio Ocamo que le pilote de notre embarcation nous fait régulièrement suivre la rive gauche; il évite même de naviguer au milieu du courant.

Un des Maquiritaires de l'Iguapo nous raconte qu'un de ses parents a été tué dans l'Ocamo par les Guaharibos du Manaviche. Comme les *Indios bravos* ne possèdent pas de canots, ils sont venus par terre du Manaviche à l'Ocamo, ont attendu que les rivières fussent basses, afin de les passer, et, ayant surpris plusieurs sitios de Maquiritaires la nuit, ont tout massacré, hommes, femmes et enfants, enlevant tout ce qu'ils possédaient, et ont disparu.

Chacun des Indiens raconte sur les Guaharibos des histoires plus fantaisistes les unes que les autres; elles contribuent à donner à tout le monde une crainte qui



Rancho de Gabirima. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

va en augmentant à mesure qu'on s'avance dans l'inconnu. Seuls les Indiens Barés de Gabirima ont dépassé l'Ocamo; aucun Maquiritare n'est allé plus haut que le Padamo.

A Barranca Calera nous passons la nuit; une pluie torrentielle tombe jusqu'au matin. Heureusement nous sommes à l'abri sous la forêt.

7 décembre. — Le niveau de la rivière s'est élevé de 15 centimètres pendant la nuit. Vers dix heures du matin nous arrivons à Piedra Mapaya.

Nous rencontrons sur la rive gauche une barranca plus élevée, remarquable par le nombre de fourmis qui y construisent des nids et que pour cela on dé-

signe du nom de barranca *Hormiga*. De l'autre côté la barranca Morocota présente les mêmes caractères que la première. Un peu plus haut, une chaîne de montagnes vient du nord-est. Les cerros Mora de la rive droite se terminent sur les bords de l'Orénoque.

Nous allons passer la nuit en face de la barranca Yukira, dans un petit port où les frères Caripuco, les Indiens Barés de Gabirima, ont construit un rancho pour l'époque de la récolte de la *yuvilla* ou *yuvia*.

8 décembre. — Le fleuve a une direction presque nord-sud. A un détour nous apercevons le cerro Yaname, de l'autre côté duquel coule le Mavaca. Le cerro Yaname est un massif de montagnes très élevées, situé sur

la rive gauche. La rive droite, en face de l'embouchure du Mavaca, possède des massifs rocheux dont la hauteur ne dépasse pas celle des forêts de la rive. Il est onze heures quand nous arrivons au Mavaca, affluent de la rive gauche, large de 25 à 30 mètres et très profond. Pendant qu'on prépare le repas, je remarque que mes gens comptotent.

Le repas terminé, je presse mes hommes d'embarquer tous les ustensiles. Aucun ne fait attention à mes ordres : ils semblent, au contraire, attendre la décision de leur chef de file. Comprenant aussitôt qu'un acte de faiblesse de ma part pourrait tout perdre et même

nous coûter la vie, je m'approche du meneur et lui ordonne d'avoir à obéir sur-le-champ.

D'un bond il s'empare de sa pagaie, qu'il avait, contre son habitude, sortie de l'embarcation, se retourne contre moi et se met à nous invectiver de la façon la plus grossière :

« Si tu veux descendre la rivière, me dit-il, on t'obéira ; mais si tu veux la monter, tu iras seul ; en tout cas, il vaut mieux qu'on te tue, chien barbu ! »

En même temps il brandit sa pagaie au-dessus de ma tête ! Mais, plus prompt qu'il ne l'aurait cru, je la lui arrache des mains, et je lui fais mordre la poussière.



La forêt aux bords de l'Orénoque (voy. p. 374). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Aussitôt Morisot est à mes côtés, le fusil à la main. Saisissant mon revolver, je marche droit sur les révoltés, qui, frappés de terreur, se précipitent dans le bateau en jurant qu'ils me suivront partout où je voudrai. A partir de ce moment, seul, il m'aurait été impossible de continuer le voyage. Mais comment faire pour empêcher la fuite de mes gens, et même, en arrivant à l'éviter, qui sait si, profitant de mon sommeil, ils ne m'auraient pas assassiné ?

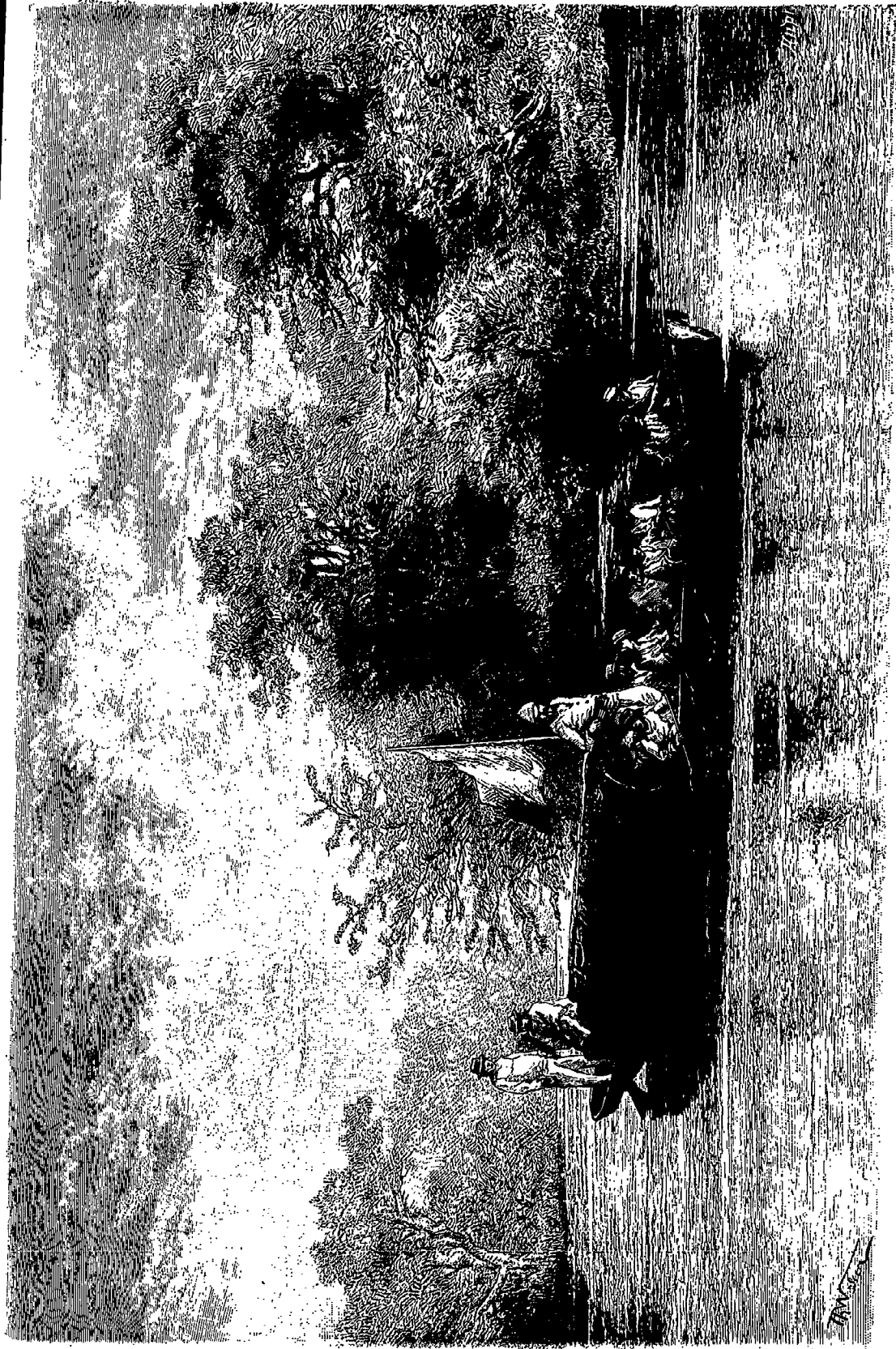
C'est alors que la tâche devient difficile : il faudra se méfier des Guaharibos et surveiller nos compagnons.

En quittant Mavaca, la terreur est peinte sur tous les visages ; c'est à peine si l'on entend la cadence des

pagaies. Les bords du fleuve se rapprochent de plus en plus. Trente mètres à peine séparent les deux rives. Nous naviguons maintenant entre deux véritables murailles, formées par des berges de 10 à 12 mètres de hauteur.

Nos Indiens avaient l'habitude de suspendre leur hamac dans la forêt, sous une espèce de toit fait de quelques feuilles de bananier sauvage ; cette première nuit que nous passons à Piedra Cucurita, personne ne dresse son campement accoutumé.

Étendu dans mon hamac suspendu à deux arbres, je surveille les mouvements de mes compagnons, pendant que Morisot, couché dans l'embarcation, veille à ce



La falca à l'embouchure du Padano (voy. p. 374). — Dessin de Rion, d'après une photographie.

qu'ils n'enlèvent pas les curiars et ne prennent pas la fuite.

Toute la nuit je suis témoin des trances de ces malheureux : on dirait des condamnés à mort. Un bruissement, le cri d'un oiseau, un rien les épouvante. Une bande de singes leur cause une telle frayeur qu'ils se blottissent tous derrière des troncs d'arbres : ils se précipitent vers les embarcations, mais je menace de faire un mauvais parti au premier qui mettra le pied dans les canots sans mon ordre. Au jour, la plupart sont encore éveillés; quelques-uns seulement ont pu dormir. Je suis brisé de fatigue, cependant j'ordonne le départ.

Le 9 décembre, vers dix heures du matin, nous arrivons au pied de deux petites chaînes de montagnes de la rive droite qui se terminent sur le bord même de l'Orénoque et qui forment le petit raudal de Manaviche. Au-dessus se trouve l'embouchure de la rivière du même nom. A cet endroit, le fleuve a tout au plus 25 mètres.

L'absence des Guaharibos, dont mes Indiens redoutent tous la présence, les rassure un peu. Mon vieux guide me raconte que ces Indiens se tiennent cachés sur la rive, épiant les passants et leur lançant des flèches. Je n'ai pas de peine à leur faire comprendre que la chose est impossible, attendu que personne ne navigue dans cette région et que, d'ailleurs, les rives détrempées du fleuve ne peuvent pas encore permettre de circuler libre-

ment sur ses bords. L'apparition de trois tapirs fait une heureuse diversion. Nous leur donnons la chasse et les tuons tous les trois. Pendant qu'on prépare un succulent déjeuner avec la viande de tapir, mon guide s'aventure dans la forêt. Au bout de quelques instants, des cris de *Guaharibos! Indios bravos!* se font entendre; chacun court à l'embarcation. Curieux de faire la connaissance de ces êtres fantastiques, je m'avance et demande des explications. Le guide ne me répond rien, mais il m'entraîne en me montrant un petit sentier nettement tracé dans la forêt.

C'est en effet un chemin tracé par des êtres humains; les branches ont été soigneusement écartées, cassées ou tordues. Aucune n'a été coupée. J'en tire la conclusion que ces malheureux n'ont même pas d'instruments tranchants. En outre, toutes ces cassures sont anciennes; elles remontent à la saison précédente.

La journée a été rude pour mes Indiens, qui ont passé une mauvaise nuit. Au moment où nous atterrissons, un vol de *pavas*, espèce de grande poule, s'élève

dans les arbres de la rive. Je m'apprête à tirer, lorsque les Indiens me font remarquer que le bruit d'un coup de feu pourrait attirer les Guaharibos.

Je me mets à rire, et tire cinq coups de fusil : à chaque coup tombe une pava, et, me retournant vers les Indiens, qui sont là comme effrayés de ma témérité : « C'est ainsi, leur dis-je, que je recevrai les Guaharibos : je n'ai pas peur ! » Ma gaieté les fait rire, on s'empare des pavas et l'on fait un excellent sancocho.

A peine le repas est-il terminé que les Indiens, toujours sous la crainte des Guaharibos, se mettent à éteindre le feu; ils craignent que la lumière ne révèle notre présence. Songeant alors à la surprise que la lumière du magnésium avait faite à l'Indienne Gérale de Carida, je prends ma lampe, et, l'allumant, je promène les rayons de cette vive lumière tout autour de moi, puis sur la rivière.

Les Indiens, frappés par cette brusque apparition d'une lumière si vive et si étrange pour eux, restent immobiles et comme pétrifiés.

A peine la lampe est-elle éteinte que l'un d'eux pousse un cri. « Je suis aveugle », dit-il : il a fixé trop vivement la lumière, qui lui a produit le même effet que s'il avait fixé le soleil. Quelques secondes après il voit et se met à rire de sa mésaventure.

10 décembre. — Le gibier abonde, des bandes de cabiais, de tapirs et de pécaris prennent leurs ébats sur les rives. Les arbres sont couverts de hoccos et de poules sau-

vages; jamais nous ne nous sommes trouvés à pareille fête. Nos Indiens sont plus rassurés; ils ont grande confiance en nos armes.

Les deux Barés de Gabirima, moins craintifs que les autres, vont dans la curiare de chasse et tuent deux grands singes *Marimonda*, *Ateles Belzebuth*, trois hoccos et un pécarie. Vers quatre heures du soir nous franchissons, sans trop de difficulté, le raudal de Yamaraquin.

La journée s'est passée sans accident; l'aspect général de l'Orénoque est le même; des *barrancas* très élevées se dressent toujours de chaque côté des rives.

En préparant le campement, les Indiens font rôtir les singes et les hoccos qu'ils ont tués dans la journée.

Ils se contentent de vider les singes et de les flamber; toute la nuit un brasier est entretenu sous la troja; les singes rôtissent ainsi à petit feu et prennent une couleur dorée fort appétissante.

11 décembre. — Après le raudal de Yamaraquin les *barrancas* disparaissent et font face à une chaîne de



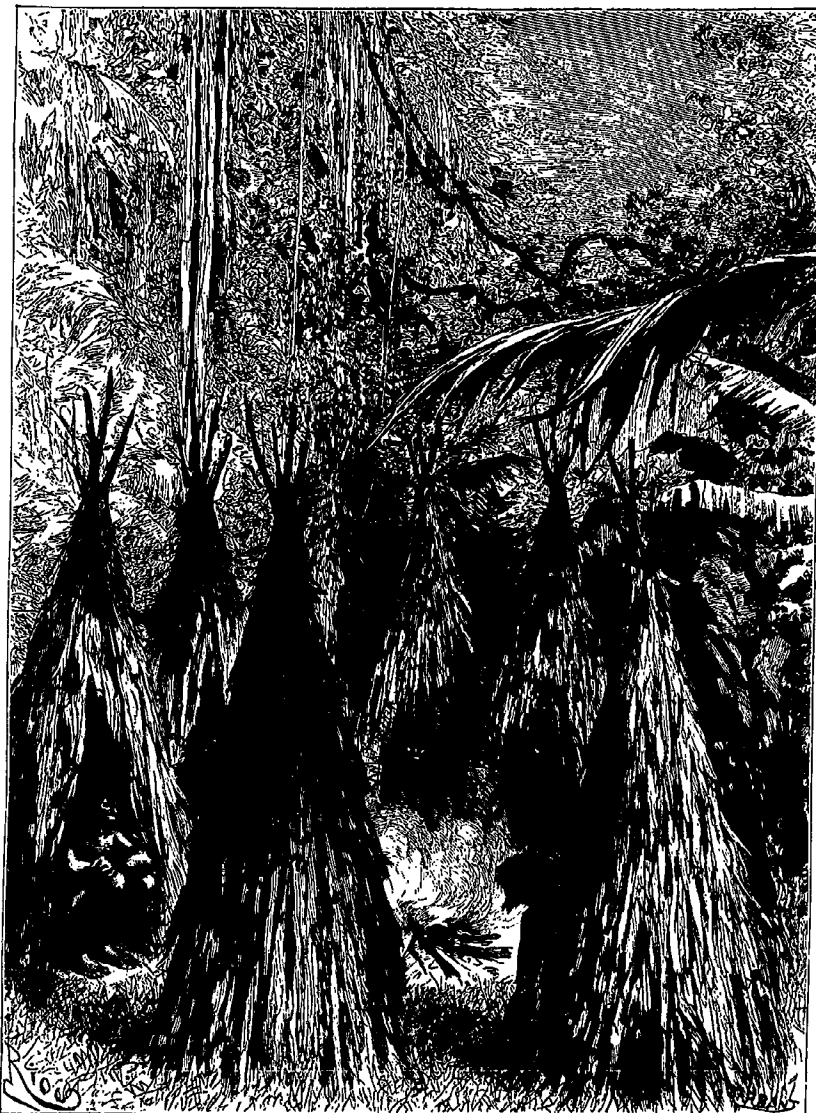
Un boa photographié! — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

montagnes, les cerros Bocon, 850 mètres d'altitude, au pied de laquelle coule l'Orénoque.

Après les cerros Bocon, l'Orénoque se trouve de nouveau entre deux barrancas élevées. La rivière ne possède à certain endroit que de 15 à 20 mètres de large.

12 décembre. — A onze heures nous arrivons au pied d'une autre chaîne de montagnes plus élevées et

qui se trouve également sur la rive droite; ce sont les cerros Guanayos. Les flancs de cette montagne sont profondément creusés par de nombreux torrents : çà et là des bouquets d'arbres dans les anfractuosités donnent un peu de gaieté à cette masse de roches noires et sévères. Mon vieux guide m'assure que c'est de l'autre côté de la montagne, dans de vastes savanes, que vivent



Huttes des Guaharibos (voy. p. 364). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

les Indiens Guaharibos. Il m'y fait remarquer des grottes où ces Indiens viennent s'établir pendant la saison sèche et pendant l'époque de la récolte de la yuvilla (de mai à juin); il me raconte que, tout jeune, venu sur la plage même où nous sommes, avec son père et ses amis, ils avaient échappé au massacre grâce à leur embarcation, les Guaharibos n'en possédant pas.

Quelques Indiens qui s'étaient éloignés sur la plage

reviennent bien vite auprès de moi : un énorme serpent est couché dans les grandes herbes; il est tranquillement roulé, digérant une grosse proie. J'ai donc le temps d'en prendre une photographie, au grand ébahissement des Indiens, et de le tuer ensuite. Il mesure 6^m,50 de longueur.

Les cerros Guanayos forment le raudal de Marquès et de Harina, que nous passons sans trop de difficulté.

A quelque distance de là, nous nous installons pour passer la nuit. Pendant que les uns suspendent les hamacs, les autres préparent le souper. Tout à coup le mot magique : « *Guaharibos!* » retentit, les hamacs sont repliés, chacun emporte précipitamment son paquet vers l'embarcation. On a entendu des cris et du bruit du côté de la forêt. Je me fais apporter une torche et m'avance résolument dans l'intérieur ; quelques Indiens me suivent. A peine avons-nous fait une vingtaine de pas que nous apercevons un jaguar, qui d'un bond disparaît dans le fourré.

On fait du feu, et la nuit s'écoule tranquillement.

Le 13 décembre nous passons à l'embouchure d'une rivière assez importante qui coule près du raudal des Guaharibos. Je crois que c'est le rio Yejeta.

Le raudal des Guaharibos forme une série de réservoirs étagés sur une longueur de 12 à 13 kilomètres ; il est situé au pied d'une chaîne de montagnes, que je désignerai sous le nom de sierra Guahariba. Le réservoir le plus important se trouve au milieu du raudal ; il est formé par un demi-cercle de collines qui se rattachent à un pic assez élevé de la rive gauche.

Des pluies abondantes tombées les jours précédents ont grossi considérablement la rivière, et la navigation dans la partie inférieure du raudal se fait assez facilement. Arrivé au pic Guaharibos de la rive gauche, le raudal semble infranchissable. Cependant, au pied même du pic sur la rive gauche, un plan incliné de 12 à 15 mètres de largeur laisse passer très peu d'eau.

Aussitôt tout le monde se met à l'eau, et avec des cordes nous faisons franchir cette pierre à notre embarcation. Un peu plus haut un rapide se présente encore ; il faut le franchir. Tout le monde saute à terre, je fais passer l'espilla derrière un tronc d'arbre et, l'attachant solidement à l'avant de l'embarcation, je la lance dans le rapide avec des hommes pour la diriger. Tirant ensuite sur la corde, nous franchissons sans accident ce nouvel obstacle.

D'après mon vieux guide, dans les saisons ordinaires le raudal est déjà infranchissable, et pendant les mois de février et mars l'eau ne coule qu'en filet à travers quelques pierres. La curiare ne peut pas naviguer partout.

Arrivés au sommet du raudal, je fais faire le déjeuner sur un rocher au milieu du fleuve ; quelques mètres seulement nous séparent de ses rives.

Ici comme à l'embouchure du Mavaca, mes Indiens refusent d'aller plus loin, prétextant que si nous faisons un pas de plus, nous serons assaillis par les flèches des Guaharibos. Un des Barés effraye ses compagnons en leur racontant que, de l'autre côté de la courbe que présente l'Orénoque, nous tomberons au milieu des *Indios bravos*. J'essaye la persuasion ; mes paroles ne sont pas écoutées. Le Baré, alors, s'enhardissant, s'approche du bateau et, saisissant l'amarre, commande à tous d'embarquer et de faire demi-tour. Mais, avant que personne ait eu le temps d'obéir, j'ai déjà mis à la raison ce nouveau révolté. Ce second exemple fait voir

que je suis bien décidé à ne pas reculer, et l'on s'empresse d'obéir à mes ordres.

Le soir, après six heures de navigation, nous arrivons à un autre raudal, où, cette fois, les Guaharibos avaient campé quelque temps auparavant. Un peu plus loin, dans la forêt, au milieu d'une clairière, se trouvent sept petites huttes en cercle. Elles ont plutôt l'air d'abris pour des poules ou pour des chiens que pour des hommes. En effet, cinq ou six branches de bois, aux extrémités brisées et non coupées, de 2^m,50 à 3 mètres, sont piquées en terre et réunies à la partie supérieure, formant un cône de 70 à 80 centimètres de diamètre. Quelques feuilles par-dessus, et c'est tout. Des débris de noix du Para (*yuvilla*) qui se trouvaient tout autour, indiquent qu'elles ont été simplement brisées entre deux pierres. Au milieu du cercle formé par ces huttes on voit encore des traces de fou.

Je fais dresser les tentes et décharger l'embarcation ; demain matin nous essayerons de franchir le saut à travers les forêts et les rochers.

Le 14 décembre, dès la pointe du jour, tout le monde se met à la besogne ; mais, au bout de quelques heures de pénibles efforts, je suis obligé d'y renoncer ; il faut chercher un autre moyen.

Il reste une petite embarcation qui peut porter trois hommes. Ma décision est vite prise. Divisant en deux l'expédition, je laisse mon compagnon au raudal, et avec deux hommes, auxquels je promets cinquante piastres, je me dispose à partir pour les sources du fleuve, qui ne doivent plus être bien loin.

Pendant que nous étions occupés aux préparatifs du départ, le vieux guide avait trouvé le moyen de s'esquiver et de prendre la fuite dans la curiare. L'enlèvement de la seule embarcation alors utile est pour moi un coup de foudre. Je vois toutes mes espérances détruites, toutes mes peines et mes privations rendues inutiles par ce lâche abandon. Cependant tout espoir n'est pas perdu : on peut construire un canot d'écorce ; on peut aussi rattraper le fugitif. Armant la grande embarcation vide avec dix payeurs, je descends rapidement le fleuve. Au bout de deux heures je surprends à un détour mon homme, qui file rapidement. Dès qu'il nous aperçoit, il fait demi-tour et paraît occupé à tout autre chose qu'à la fuite. Je lui demande pourquoi il nous abandonne ainsi. « Je retournais, me dit-il ; j'étais venu voir les arbres de yuvilla. »

Au centre du raudal le fleuve a 25 mètres de large ; nos hommes le traversent, n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux. Le même jour, ayant fait ma recommandation à Morisot, je pars avec deux Barés de Gabirima.

La sierra Guahariba se continue au nord ; nous la côtoyons pendant cinq heures. Le fleuve coule au pied ; elle se termine assez brusquement, puis les plaines recommencent.

Nous abordons à l'embouchure d'une rivière de la rive droite, dont l'embouchure a plus de 15 mètres de large.

Cet affluent est profond et fournit à l'Orénoque une grande quantité d'eau. Un de mes Indiens prépare le souper et lave un peu de viande salée dans la rivière; une bande d'assez gros poissons s'approchent pour manger les débris qui s'échappent.

Tout à coup surviennent d'autres poissons chasseurs; aussitôt la bande se met à fuir et à sauter au-dessus de l'eau; l'un d'eux tombe dans la curiare: l'Indien se précipite à plat ventre dans l'embarcation, saisit le poisson et le tue avec son couteau. Nous mangeons du poisson frais pour notre souper.

A la lueur de notre feu on aperçoit dans l'eau une

grande quantité de poissons, que la lumière semble attirer; le même Indien en tue deux avec ses flèches; ce sera pour notre déjeuner demain matin.

Le 15 décembre, à la pointe du jour, nous continuons rapidement notre marche en avant. L'Orénoque est plus étroit encore, 12 à 15 mètres; deux fois, la largeur atteint près de 40 mètres, mais la profondeur des eaux est si faible qu'on est obligé de traîner la curiare sur les bancs de sable.

Sur la rive gauche apparaît un pic élevé (1460 m.); c'est le commencement d'une chaîne de montagnes qui se continue au sud-est. Ce pic ne possédant pas de nom,



Passerelle sur l'Orénoque (voy. p. 382). — Dessin de Langlois, d'après une photographie.

je le baptise du nom de pic Maunoir, nom de notre sympathique secrétaire général de la Société de Géographie de Paris.

Une série de petites collines au nord-est du fleuve semblent venir se rattacher à ce pic, mais s'arrêtent à plus de 200 mètres de l'autre côté du fleuve.

Les barrancas sont à certains endroits très élevées, elles disparaissent à d'autres. Au pied d'une de ces barrancas, que je dénomme barranca Bera, pousse une grande quantité de deux espèces de graminées à la tige longue et régulièrement cylindrique. Ces tiges sont, les unes creuses, les autres pleines; les premières sont employées par les Indiens pour la fabrication

des sarbacanes, les autres servent à faire des flèches.

16 décembre. — A peine avons-nous quitté notre campement que, près de l'embouchure d'une petite rivière de la rive gauche, sur une plage, nous surprisons sept Indiens Guaharibos, hommes, femmes et enfants. Ces malheureux restent d'abord immobiles; puis, nous voyant approcher, ils disparaissent à travers la forêt en poussant des cris de frayeur. Je les appelle, mais ils courent plus fort; j'essaye de les suivre dans la forêt, impossible; ils ont une avance considérable. En outre, ils se glissent à travers les branches comme des reptiles, tandis qu'à chaque pas je suis arrêté par les lianes ou les branches.

Ces Guaharibos, que j'aperçois pour la première fois, ne me paraissent point aussi redoutables qu'on les fait. Petits, chétifs, leurs membres grêles, leur estomac démesurément gonflé, leurs cheveux longs et sales, leur physionomie bestiale, leur donnent un aspect repoussant. Ils sont absolument nus : deux hommes ont de la barbe longue et clairsemée, leur teint est plus clair que celui de tous les Indiens que j'ai rencontrés jusqu'alors, ils n'ont pour toute arme qu'un bâton à la main : tels sont les caractères que j'ai pu saisir à la hâte.

Au moment de notre apparition, ces malheureux Indiens prenaient leur repas, qui consistait en bourgeons de palmiers, en quelques fruits de yuvilla à demi pourris et en quelques petites boules composées de fourmis blanches écrasées (*comerjen* ou pou de bois).

Ce spectacle contribue beaucoup à rassurer mes compagnons ; dès lors ils ne me quittent pas plus que leur ombre, je suis pour eux un véritable talisman.

Nous passons dans la journée un premier raudal, puis un autre, à 7 ou 8 kilomètres plus haut ; enfin, vers les quatre heures et demie du soir, nous nous trouvons dans une espèce de lac avec un raudal, au sommet duquel quelques branches, régulièrement placées en travers de la rivière, attirent notre attention.

Ces branches, plantées entre les anfractuosités des rochers de la rivière, forment une espèce de passerelle.

Pendant que j'examine cette passerelle et que mes hommes sont occupés à faire traverser le raudal à notre embarcation, trois Indiens Guaharibos, sur l'autre rive, nous regardent, surpris de notre présence. Ces Indiens sont absolument pareils à ceux que nous avons rencontrés le matin. Je leur montre quelques objets (couteaux, étoffes), mais ils disparaissent lorsque je leur fais signe d'approcher. Wantant payer mon droit de passage, je laisse, suspendus aux branches des arbres placés sur leur route, quelques objets qui peuvent leur être utiles.

Ce raudal est inscrit sur ma carte sous le nom de raudal Salvajito.

L'Orénoque n'est plus qu'une petite rivière ; à chaque pas le peu de profondeur de ses eaux rend la navigation très pénible et très difficile.

Le 17 décembre nous passons encore dans la journée le raudal Solitario et celui de Yuvilla.

Pour le premier, impossible de le traverser, à cause d'une chute de plus de 4 mètres. Nous faisons un tracé sous la forêt et transportons notre embarcation au-dessus de la chute. La nuit nous surprend quand nous arrivons au troisième raudal.

Tous les rochers qui constituent ce rapide sont perforés ; aussi je le nomme Raudal Guereri, ce qui en baré signifie « excavation ou grotte ».

Nous sommes au pied d'une montagne de la rive gauche, de 650 mètres d'altitude, et qui appartient à une petite chaîne de montagnes se rattachant à celle dont fait partie le pic Maunoir.

Au-dessus du raudal nous entrons dans un vaste

marécage aux eaux boueuses et peu profondes ; les rives sont couvertes d'herbes aquatiques qui croissent dans les dépôts d'une argile molle et blanchâtre. On voit au sud et à l'est, par-dessus la ligne des arbres, poindre une chaîne de montagnes assez élevées.

Un premier cours d'eau assez important se jette sur la rive droite, je l'inscris sous le nom de caño Crespo, nom du président de la république du Venezuela, qui m'a accueilli d'une façon si cordiale et pour lequel j'ai gardé la plus sincère reconnaissance.

Un peu plus haut, un autre petit cours d'eau se jette sur la rive droite de l'Orénoque. Nous employons plus de quatre heures de navigation rapide à traverser ce marécage.

Au-dessus, le lit de l'Orénoque se reforme, très étroit. Il coule entre deux murailles tantôt argileuses, tantôt rocheuses, et à chaque détour le massif montagneux se dessine plus net au-dessus de la ligne formée par les forêts.

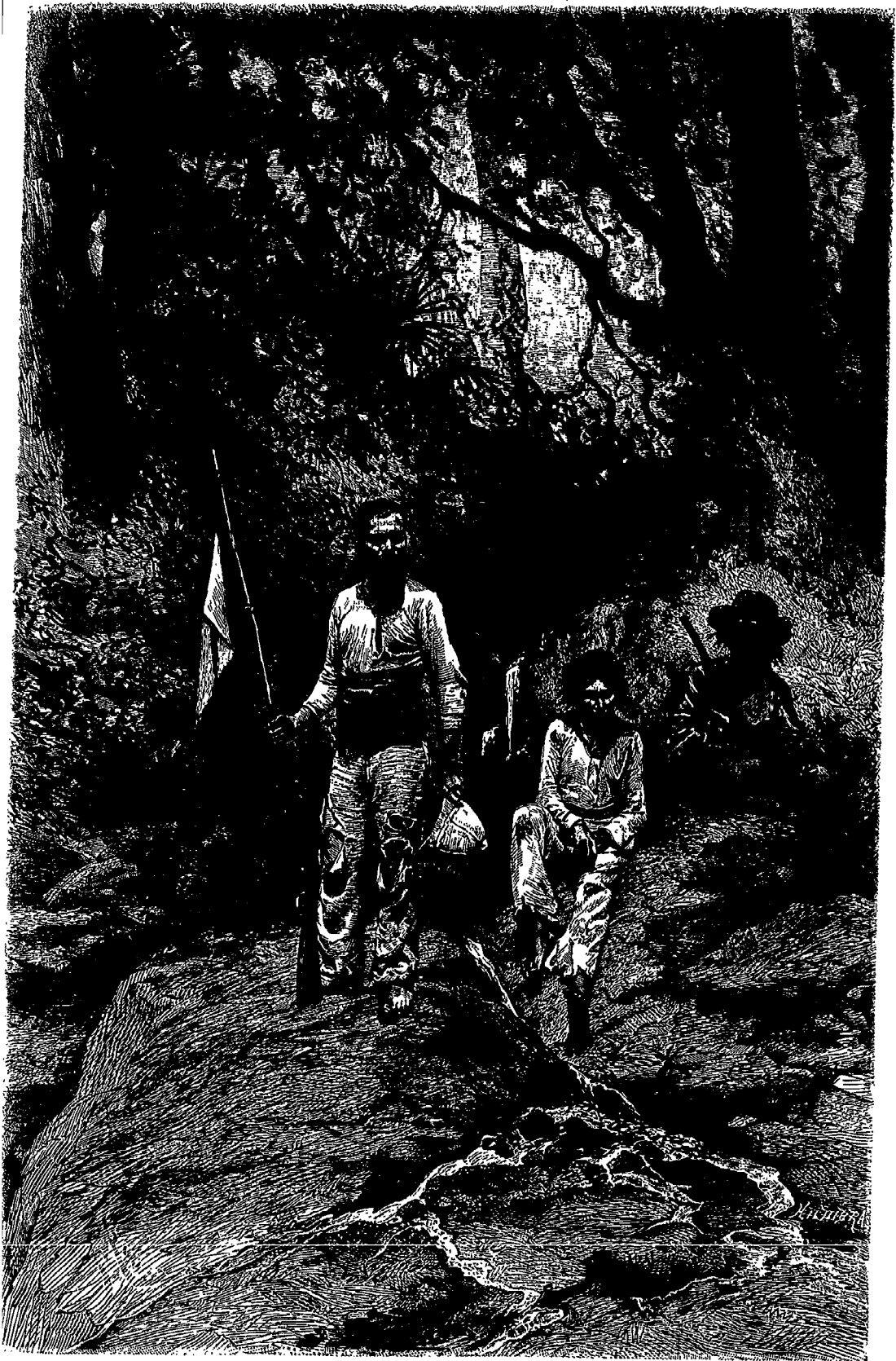
Vers onze heures du matin nous sommes arrêtés par une barrière de grosses pierres, entre lesquelles notre bateau, bien étroit pourtant, ne peut se glisser. C'est encore un raudal à franchir ; un contrefort de montagnes vient se terminer sur la rive gauche de la rivière. À ce point je suis à plus de 200 kilomètres du raudal des Guaharibos ; j'ai traversé huit raudals : l'Orénoque n'est plus qu'un caño de quelques mètres de large.

Tandis que mes deux compagnons préparent un léger repas, j'entre dans la forêt en remontant le flanc de la montagne. De l'autre côté d'un premier monticule, au pied d'un rocher, une bande de Guaharibos est là ; ils sont quatorze en tout. Ces Indiens sont complètement nus : comme ceux que j'avais déjà rencontrés, ils ont le teint plus clair que les Indiens des autres tribus. Leurs cheveux, longs et sales, un peu rougeâtres, leur tombent sur les épaules ; leurs membres grêles font un contraste bizarre avec leur estomac démesurément gonflé.

Quelques hommes ont de la barbe très clairsemée ; les femmes, hideuses à voir, ont les seins à peine développés, mais des bouts énormes. Des enfants se traînent à terre : on dirait de petits oranges-outangs.

Quelques-uns de ces malheureux grignotent des fruits de palmiers et des bourgeons de ces mêmes arbres. Des pierres roulent sous mes pieds ; ce bruit attire leur attention ; quelques hommes me désignent : aussitôt toute la bande pousse des cris et disparaît effarée dans l'intérieur de la forêt.

Il n'y a donc rien à redouter de ces pauvres Indiens, soi-disant anthropophages, et je continue ma route en suivant le bord de la rivière. Je suis en face d'un trou d'une trentaine de mètres de diamètre et rempli de grosses pierres. Le lit d'une petite rivière de 5 à 6 mètres de large, couvert par les arbres, continue seul ce réservoir. Je prends quelques hauteurs de soleil, afin d'établir le point où je suis arrivé ; puis, avec mes deux compagnons, nous remontons le lit de la petite



Le voyageur déployant le drapeau tricolore aux sources de l'Orénoque (voy. p. 384). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

rivière, qui n'est autre que l'Orénoque. Le lit même nous fournit une route assez sûre pour continuer notre voyage.

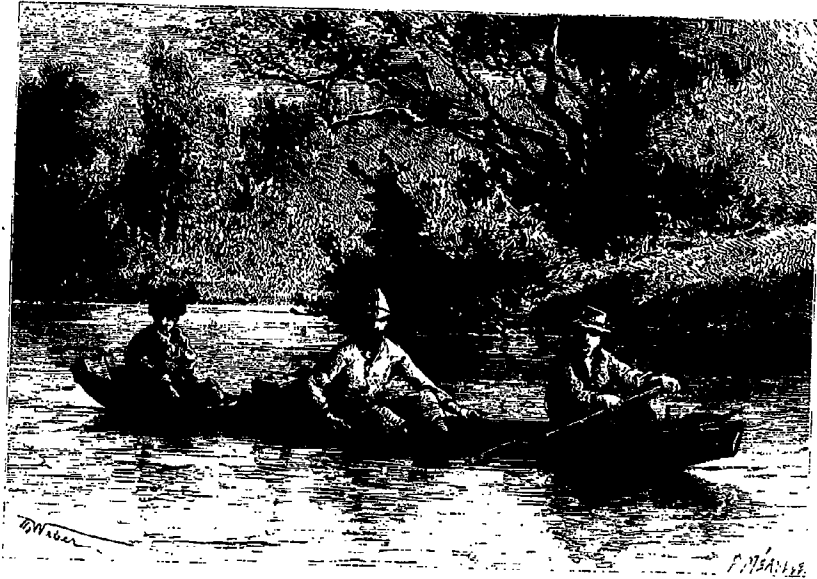
Après deux heures de marche, nous rencontrons d'abord, sur la rive droite, un torrent presque à sec, descendant du flanc des montagnes, puis, un autre sur la rive gauche, d'où ne coulaient que quelques filets d'eau; enfin, notre route se termine dans la montagne. Il faut escalader des pierres, grimper sur des cascades. L'Orénoque n'est plus qu'un torrent descendant de la montagne. Inutile de poursuivre plus avant.

Il m'est impossible de compter longtemps sur la fidélité de mes hommes. D'ailleurs, je suis satisfait: j'ai trouvé le point de départ de ce fleuve mystérieux; c'est la sierra Parima, dont la hauteur varie

entre 1200 et 1400 mètres. C'est avec une émotion et un orgueil bien légitimes que, me découvrant religieusement, je déploie en cet endroit notre pavillon tricolore.

Ces solitudes qu'aucun Européen n'avait visitées voient pour la première fois, le 18 décembre 1886, flotter le drapeau, français, non en conquérant, mais en pionnier du progrès et de la civilisation. De ce point j'envoie par delà les mers mes vœux à ma chère patrie, et, pour perpétuer le passage de l'un de ses enfants aux sources de l'Orénoque, je donne au pic de montagne d'où naît ce fleuve le nom d'un Français illustre, Ferdinand de Lesseps.

J'ai atteint le but que je me suis proposé; mon voyage depuis Bolivar a duré sept mois et demi; il y a



Le curiare pendant les derniers jours de navigation (voy. p. 380). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

quarante-sept jours que j'ai quitté San Fernando; les dix-huit derniers jours ont été employés à explorer une partie de l'Orénoque entièrement neuve pour la géographie.

Deux jours après, je retrouve Morisot et ses compagnons; mes Indiens sont enthousiasmés d'avoir accompli un voyage qu'ils n'auraient jamais osé tenter.

Avant de quitter le raudal, où une partie de l'expédition avait passé quatre jours, je fais placer sous un rancho des couteaux, des haches, des étoffes, des miroirs, des colliers et une foule d'objets. Les Guaharibos ne tarderont pas à venir: Morisot les a entendus crier dans les environs.

Le raudal, que j'avais désigné du nom de raudal de la Desolacion, les Indiens Maquiritaires et Barés le

nomment le raudal des Français. Ce dernier nom est certainement celui qui restera.

Mes préparatifs de départ sont vite faits, et nous descendons rapidement la rivière, naviguant toute la journée et la nuit, chaque fois que la lune le permet.

Quatre jours après, nous sommes de retour à Gabirima; je passe ensuite à Temblador, où je prends mon embarcation, et, quinze jours après, nous sommes de retour à San Fernando.

A notre arrivée une partie de la population se porte à notre rencontre et nous fait une véritable ovation. Quelques jours de repos nous remettront de nos fatigues.

Jean CHAFFANJON.